

LE PUBLICISTE.

PRIMEDI 1^{er}. Frimaire, an VII.

21 Nov 1798



Ordre du général Berthier sur l'organisation des transports militaires de l'armée d'Orient. — Discours de Buonaparte à son armée, le 1^{er}. vendémiaire. — Division des flottes russe et turque en trois parties. — Arrêtations faites à Varsovie. — Nouvelles diverses d'Angleterre. — Victoire remportée sur les rebelles de Diest.

Le prix de la Souscription est de 12 fr. pour trois mois, 36 fr. pour six mois, et 45 fr. pour un an.

Les Loix et Arrêtés du directoire sont distribués aux souscripteurs sans augmentation de prix, dans des suppléments qui paroissent aussi-tôt qu'il y a assez de matière pour en former une demi-feuille.

Les lettres et les abonnemens doivent être adressés, sans de port, au directeur du PUBLICISTE, rue des Moulins, n^o. 423, butte des Moulins, à Paris.

ARMÉE D'ORIENT.

Au quartier-général du Caire, le 12 fructidor, an 6. L'ordre de Berthier fixe l'organisation des transports militaires & le nombre des chameaux accordés aux officiers du corps d'armée.

Le général en chef aura deux chameliers & quatre chameaux. Chaque général de division aura un chamelier et un chameau. Chaque demi-brigade aura trois chameliers et six chameaux. Le général en chef ordonne que tous les différens agens & employés des administrations de l'armée ne soient payés de leurs appointemens ou soldes qu'après avoir présenté au payeur un brevet de l'état-major-général, qui ne sera accordé que sur la présentation de l'agent en chef & de l'ordonnateur en chef.

Le payeur ne soldera que depuis la date du brevet de l'état-major.

Ceux qui, au 1^{er}. vendémiaire, ne seront pas munis de ce brevet, n'auront rien à réclamer pour les appointemens de floréal, prairial, messidor, thermidor & fructidor. L'état-major-général fera imprimer des modèles de brevets & n'en accordera pour chaque service que selon le nombre d'emplois portés dans l'organisation générale.

Tous les avancements dans les administrations seront accordés par le général en chef, sur la présentation de l'ordonnateur en chef.

Le général en chef ordonne que les différentes provinces d'Egypte fourniront la quantité de chevaux nécessaires pour le présent d'usage.

Les intendans cophtes répartiront ladite contribution entre les différentes parties.

Il ne sera reçu que des chevaux d'âge & en état de service. Le procès-verbal de réception sera signé par le commissaire des guerres, le général & l'officier commandant la cavalerie.

Les chevaux étant destinés à remonter la cavalerie, il est expressément défendu aux états-majors de s'en approprier aucuns, sous quelque prétexte que ce soit, ni de les vendre.

Chaque province est taxée au nombre de chevaux porté dans l'état ci-dessous :

Meououffé 300, Kelioub 150, Meushoura 200, Damiette 150, Rosette 100, Alexandrie 50, Chaskie 300, Behiré 120, Garbié 220, Gizeh 110, Bannasié 250, Fayum 100, Allich 50.

Les chevaux qui auroient été fournis par les provinces, seront escomptés sur ceux que les provinces doivent fournir.

Il sera exigé cependant des reçus donnés par les généraux commandans.

Signé, ALEXANDRE BERTHIER, général de division, chef de l'état-major général.

Au quartier-général du Caire, le 1^{er}. vendémiaire, an 7.

Buonaparte, général en chef.

Soldats, nous célébrons le premier jour de l'an 7 de la république.

Il y a cinq ans, l'indépendance du peuple français étoit menacée; mais vous prîtes Toulon, ce fut le présage de la ruine de nos ennemis.

Un an après, vous battiez les autrichiens à Dego.

L'année suivante, vous étiez sur le sommet des Alpes.

Vous luttiez contre Mantoue il y a deux ans, & vous remportiez la célèbre victoire de Saint-Georges.

L'an passé, vous étiez aux sources de la Drave & de l'Isongo, de retour de l'Allemagne.

Qui eût dit alors que vous seriez aujourd'hui sur les bords du Nil, au centre de l'ancien continent?

Depuis l'anglais, célèbre dans les arts & le commerce, jusqu'au hideux & féroce bédouin, vous fixez les regards du monde.

Soldats! votre destinée est belle, parce que vous êtes dignes de ce que vous avez fait, & de l'opinion que l'on a de vous. Vous mourrez avec honneur, comme les braves dont les noms sont inscrits sur cette pyramide, ou vous retournerez dans votre patrie, couverts de lauriers & de l'admiration de tous les peuples.

Depuis cinq mois que nous sommes éloignés de l'Europe, nous avons été l'objet perpétuel des sollicitudes de nos compatriotes. Dans ce jour, quarante millions de citoyens pensent à vous; tous disent: c'est à leurs travaux, à leur sang, que nous devons la paix générale, le repos, la prospérité du commerce, & les bienfaits de la liberté civile.

Signé, BUONAPARTE.

Pour copie conforme,

Signé, Alex. BERTHIER.

Nota. — Le défaut d'espace nous empêche de donner d'autres ordres du 6 & 7 fructidor, datés aussi au Caire. En voici la substance : ils défendent à tout commandant de province de lever des contributions en argent, autres que celles établies par le général en chef. Ils portent qu'une égale répartition sera faite des eaux du Nil, que les cultivateurs cherchent à l'envi à détourner à leur profit.

Une commission a été établie pour recueillir les plaintes contre toute espèce de vexations : elle pourra faire arrêter tous les coupables.

Un de ces ordres porte que le vaisseau le *Tonnant*, commandé par du Petit-Touars, s'est seul battu, pendant 36 heures, contre toute l'escadre anglaise; que le *Franklin* a amené, sans avoir reçu aucune avarie; que toutes les garnisons & équipages qui étoient à bord des vaisseaux pris ou brûlés sont à Alexandrie. La navigation du Nil est déclarée libre pour assurer la subsistance du Caire. Il est défendu à qui que ce soit de rien exiger des habitans, sous aucun prétexte.

TURQUIE.

De Constantinople, le 22 vendémiaire.

Nous avons reçu l'avis que les escadres turque & russe réunies, sont entrées dans l'Archipel & ont relâché à Scio. On croit toujours qu'elles se diviseront à une certaine hauteur.

On équipe à la hâte un grand nombre de bâtimens légers, de transports & de chaloupes canonnières, qui iront se réunir à notre escadre.

Les français, qui s'étoient cachés se sont soumis à l'ordre de se constituer prisonniers, sous peine d'être regardés comme espions.

Le traitement des républicains, dans les échelles du Levant est plus rigoureux que dans la capitale; ils sont jetés dans les prisons publiques & mis aux fers.

Le constructeur français Brun, n'a point été congédié du service de la Porte, non plus que les ouvriers qu'il dirige dans l'arsenal: ils ont été mis sous la protection immédiate de la Porte.

ITALIE.

De Trieste, le 9 Brumaire.

Nous venons d'être informés par un bâtiment arrivé ce matin de Patras (port de la Morée) que la flotte combinée russe & ottomane, renforcée par 35 bâtimens de transport Idriots & autres, a quitté Naples de Romanie, & s'est partagée en trois divisions, dont l'une s'est portée sur Alexandrie, l'autre sur Malthe, & la troisième sur les isles ex-vénitienes.

POLOGNE.

De Varsovie, le 6 brumaire.

On a arrêté ici, ces jours derniers, le comte Stanislas Malachowski, ci-devant maréchal de la diète, & trois autres personnes. Ils ont été transportés à Cracovie par une escorte prussienne. Cette arrestation est le résultat d'une découverte qu'on dit avoir faite en examinant la correspondance trouvée sur M. Kochanowski, qui fut arrêté à Prague à son retour de Paris, & qui est à présent détenu dans les prisons à Cracovie.

AUTRICHE.

De Vienne, le 15 brumaire.

On dit que la Porte a demandé au roi de Prusse, en vertu de la paix de Sistowe, 30 mille hommes qui doi-

vent agir contre la France sur les bords du Rhin; mais on est bien convaincu que le cabinet de Berlin ne fera aucun cas d'une telle demande.

ALLEMAGNE.

De Francfort, le 23 brumaire.

Le dernier édit du roi de Prusse sur l'augmentation de la solde des troupes fait beaucoup de sensation. On croit que s'il n'avoit pas paru dans des feuilles publiques avant que le gouvernement en voulût donner connoissance, celui-ci seroit revenu sur ses pas. Les moyens indiqués dans cette piece se trouvent ne rendre qu'un cinquième de la somme dont on a besoin; & l'on ne sait trop comment s'y prendre pour remplir ce déficit, après avoir proclamé le principe que l'entretien de la force armée ne doit pas peser sur le peuple.

ANGLETERRE.

De Londres, le 12 brumaire.

Avant-hier, les ministres ont diné chez M. Pitt; il a eu le soir un grand conseil.

Le corsaire le *Vigilant* a coulé bas; l'équipage a été entièrement sauvé.

Trois vaisseaux de ligne anglais & six des prises faites sur les Français, sont arrivés à Gibraltar.

La fièvre jaune continue ses ravages dans une partie des Etats-Unis. A Philadelphie, on a enterré 78 personnes en 48 heures. Le neveu de Franklin, l'éditeur de *l'Albion*, a été victime de ce fléau.

Le bruit se répand que le porteur des dernières dépêches adressées par le gouvernement français au citoyen Nion, commissaire pour l'échange des prisonniers, a été que le directoire vouloit envoyer des commissaires pour traiter de la paix; & qu'il a même ajouté qu'il avoit une lettre à remettre au lord Grenville, afin d'obtenir des passe-ports nécessaires. Une pareille nouvelle est plus à douter par son invraisemblance.

Les 3 pour cent consolidés sont à 56 $\frac{1}{2}$.

REPUBLIQUE FRANÇAISE.

De Bruxelles, le 27 brumaire.

Différentes lettres de Louvain, arrivées hier soir à cette ville, s'accordent à donner les détails suivans, que nous rapportons sans pouvoir les garantir. Le 24, les troupes ont commencé un feu terrible sur la commune de Diest, où les rebelles étoient enfermés au nombre d'environ cinq à six mille. Tant que la difficulté de leur position, ils sont sortis en colonnes serrées par la porte dite de *tous les Sains*. Ils ont jeté une espèce de pont de bateaux sur le Demer, ont passé cette rivière & se sont répandus dans les bois. Leur arrière-garde a été taillée en pieces par notre cavalerie. On est de tous côtés à leur poursuite.

Hier l'on a amené dans les prisons de Bruxelles un grand nombre de prêtres réfractaires arrêtés à Louvain.

Des lettres de Wesel annoncent que dix bataillons de fanterie & douze escadrons de cavalerie de l'armée d'observation, viennent de recevoir l'ordre de quitter leur cantonnemens sur les bords du Weser, pour renforcer l'avant-garde commandée par le général Blücher, qui occupe des positions sur les frontières du duché de Berg.

P. S. du 28. Toujours de nouvelles victoires sur les rebelles poursuivis de toutes parts. La commune d'Anvers n'est plus en état de siège.

DE PARIS, le 30 brumaire.

La première des lettres qu'on a lues hier dans cette feuille sur notre heureuse position en Egypte, étoit du citoyen Merlin, fils du directeur, & parti comme aide-camp de Buonaparte. Elle étoit, ainsi que celle du commissaire des guerres Jullien, adressée au citoyen Merlin lui-même. Ainsi, on ne peut pas avoir de détails plus authentiques.

— Les billets de la caisse des comptes courans ont à peu près repris leur crédit ordinaire. On ne doute plus de leur entier remboursement garanti par les plus fortes maisons de Paris.

— L'ex-ministre Truguet est parti pour la Hollande, où, conformément à la loi du 19 fructidor, il va attendre que le directoire ait prononcé sur sa demande en radiation de la liste des émigrés.

— Cinq envoyés maroquins sont arrivés à Paris le 27 de ce mois; & ont descendu à la maison du *Pere de famille*, rue Pagevin. Ils viennent, dit-on, présenter une réclamation au directoire, au nom de leur empereur. Leur costume fixe beaucoup les regards. Ils ont les jambes nues, & sur la tête une petite toque recouverte d'une espèce de schal blanc en soie.

— Le nouveau ministre de la police générale, le citoyen Duval, vient d'adresser aux commissaires du directoire près les administrations centrales, une circulaire que nous regrettons de ne pouvoir publier en entier. Il leur demande des renseignemens exacts sur la situation intérieure de la république, & finit ainsi :

« Je vous invite, dit-il, à rechercher avec le plus grand soin, tous les germes de dissension civile qui peuvent exister dans votre département.

« Je vous charge d'exiger de chaque commissaire près les administrations municipales de canton, un état nominatif & motivé de tous les individus de son arrondissement qui ont manifesté une opposition habituelle contre le gouvernement républicain, & sur-tout de ceux qui ont pris une part active dans les différens troubles qui ont agité la république.

« Si le salut public commande impérieusement cette recherche, elle ne doit admettre que des faits précis & elle doit être dirigée par la plus sévère impartialité. Les mesures justes suffisent; elles ont le double avantage de punir les délits & de former l'opinion publique. Vous m'adresserez cet état nominatif dans le plus bref délai possible. »

— On dit que le gouvernement a l'intention d'acheter des nouveaux ouvrages en peinture & en sculpture, qui auront été distingués par des jurys d'artistes, & de les envoyer dans la patrie de leurs auteurs. Il a déjà ainsi acquis un tableau, représentant *la mort de Caius Gracchus* (par Topino Lebrun), & il en a fait présent à la commune de Marseille.

— Dans la crainte que les troubles de la Belgique ne gagnassent les nouveaux départemens situés sur la rive gauche du Rhin, on y a ordonné & on y exécute un désarmement général.

— Le citoyen Charron nous écrit que l'administration centrale de la Marne, dont il est président, l'a en effet nommé, comme nous l'avons dit, inspecteur-général de l'instruction dans ce département; mais que ce choix n'a pas encore été confirmé par le directoire exécutif. Il se

plaignait ensuite des calomnies que quelques journaux ont publiées contre lui à cette occasion, & annonce qu'il va demander justice contre eux.

LITTÉRATURE.

BETTINELLI CHEZ VOLTAIRE.

(Voyez le premier extrait dans notre feuille du 26 brumaire).

Le voyageur Italien arrive aux *Délices* (maison de Voltaire). Nous allons le laisser parler, en abrégeant & en rapprochant les détails les plus intéressans de son récit, sans nous astreindre à une scrupuleuse littéralité. C'est sur-tout en traduisant le langage de la conversation & de la plaisanterie qu'on peut dire que *la lettre tue*.

« J'ai trouvé, dit-il, Voltaire dans sa conversation comme on le trouve dans ses écrits: l'épigramme sembloit habiter sur ses lèvres & jaillir de ses yeux. C'étoient deux flambeaux où l'on voyoit briller, ainsi que dans ses discours, un certain éclat de grace & de malice. Il s'est fait un style particulier, en s'énonçant comme en écrivant. Rarement il parloit avec simplicité comme les autres hommes: tout prenoit dans sa bouche une tournure spirituelle ou philosophique.

« Lorsque j'arrivai aux *Délices*, il étoit dans son jardin. J'allois vers lui & je lui dis qui j'étois.

« Quoi! s'écria-t-il, un Italien, un jésuite, un Bettinelli! c'est trop d'honneur pour ma cabane. Je ne suis qu'un paysan comme vous voyez, ajouta-t-il, en me montrant son bâton qui avoit un hoyau à l'un des bouts & une serpette à l'autre: c'est avec ces outils que je sème mon fruit, comme ma salade, grains à grains; mais ma récolte est plus abondante que celle qu'a produite tout ce que j'ai semé dans des livres pour le bien de l'humanité. Sa singulière & grotesque figure fit sur moi une impression à laquelle je n'étois pas préparé. Sous un bonnet de velours noir qui lui descendoit jusques sur les yeux, on voyoit une grosse perruque, qui couvroit les trois quarts de son visage, ce qui rendoit son nez & son menton plus saillans. Il avoit le corps enveloppé d'une pelisse de la tête aux pieds. Son regard & son sourire étoient pleins d'expression. Je lui témoignai le plaisir que j'avois de le trouver dans un si bon état de santé, qui lui permettoit de braver ainsi la rigueur de l'hiver. Oh! vous autres Italiens, me répondit-il, vous vous imaginez que nous devons nous blottir dans des trous comme les marmottes qui habitent au sommet de ces montagnes de glace & de neige; mais vos Alpes ne sont pour nous qu'un spectacle & une belle perspective. Ici, sur le bord de mon lac Léman, défiant contre les vents du nord, je n'envis point vos lacs de Côme & de Garda. Dans ce lieu solitaire, je représente Catulle dans sa petite île Sirmio; il y faisoit de belles élégies, & je fais ici de bonnes Géorgiques. (*Ed io fo della buona Georgica*). Je lui présentai alors la lettre que le roi de Pologne m'avoit remise pour lui. Au premier regard, je vis bien qu'il devoit l'objet de ma visite & que quelque épigramme alloit tomber sur ma royale commission. « Oh! mon cher, s'écria-t-il, en prenant la lettre de mes mains, restez avec nous. On respire ici l'air de la liberté, l'air de l'immortalité. Je viens d'employer une assez grosse somme d'argent pour acheter un petit domaine près d'ici (Femay); je ne songe plus qu'à y terminer ma vie, loin des fripons & des tyrans. Mais entrons dans la maison ».

Ce peu de mots du rusé vieillard me firent comprendre qu'il n'y avoit plus de négociation à entamer, & me dépouillèrent tout d'un coup des honneurs de l'ambassade.

Voltaire ne pouvoit jamais parler de l'Italie, qu'il étoit d'ailleurs jusqu'aux cieux, sans lâcher quelques traits sur l'esclavage italien, sur l'inquisition, &c.

La conversation rouloit souvent sur le roi de Prusse. On vint lui apprendre qu'après une bataille perdue, il avoit battu le duc de Deux-Ponts, fait lever le siège de Neiss & de Leipsik, & chassé les Autrichiens en Bohême. « Est-il possible, s'écria Voltaire, cet homme m'étonne toujours; Je suis fâché de m'être brouillé avec lui ». Il admiroit dans ce prince la célérité de César; mais son admiration se terminoit toujours par quelque épigramme contre César. Il avoit un singe qu'il avoit appelé Luc, & il se plaisoit souvent à donner ce nom au roi de Prusse. Je lui en témoignai un jour ma surprise: « Ne voyez-vous pas, me répondit-il, que mon singe mord tout le monde, & ensuite en rit? »

Je lui avois communiqué, en 1760, d'après ses propres instances, mes remarques sur quelques erreurs qui lui étoient échappées dans son *Histoire universelle*, relativement à l'Italie & à sa littérature italienne. Il m'en remercia dans une lettre, où en même-temps, il tounoit à sa manière contre l'inquisition, la servitude des Italiens, la liberté des Anglais, l'hypocrisie du ministère genevois.

Il terminoit par ce passage : « Avez-vous entendu parler des poésies du roi de Prusse ? C'est celui-là qui n'est point hypocrite : il parle des Chrétiens comme Julien en parloit. Il y a apparence que l'Eglise latine & l'Eglise grecque, réunies sous M. de Soltikow & M. de Daun, l'excommunieront incessamment à coups de canon ; mais il se défendra comme un diable. Nous sommes bien sûrs ; vous & moi, qu'il sera damné, mais nous ne sommes pas encore si certains qu'il sera battu.

Je faisais souvent des réflexions sur la fécondité de son esprit contrastant avec la maigreur de son corps. Il est vrai qu'il se répète souvent, mais cela tient à sa facilité même. Quel auteur a jamais écrit plus de choses originales, souvent profondément pensées, toujours ingénieusement exprimées ?

J'ai cru quelque tems que sa manière de prononcer lente & coupée (1) tenoit à ce qu'il cherchoit en parlant à gagner du tems pour trouver quelques traits ; mais cette manière de parler lui étoit devenue habituelle, & l'on croyoit entendre lire un de ses ouvrages quand on l'entendoit parler.

Il mêloit souvent dans sa conversation des phrases italiennes & des citations du Tasse & de l'Arioste, mais avec sa prononciation française, dont il n'avoit jamais pu se défaire. Je lui témoignai un jour mon étonnement de ce que dans son *Essai sur la Poésie épique*, il avoit si maltraité l'Arioste, dont le genre d'esprit paroît cependant si analogue à son goût. Nous entrâmes en discussion sur ce sujet, & il ne fut pas difficile de lui prouver que l'auteur de l'*Orlando* étoit un grand poète ; qu'il méritoit d'être regardé autrement que comme un auteur goguenard & fantastique, & que ses défauts étoient les défauts de son siècle & non de son génie. Voltaire me promit de relire l'Arioste, & en effet j'ai vu que dans une nouvelle édition de son *Essai*, il en parloit avec plus de justice & de convenance.

Il lut quelques-unes de mes poésies, sur lesquelles il me dit les choses les plus flatteuses, particulièrement sur les éloges que je fais du roi de Prusse, de Galilée, de Newton. Il continua à déclamer contre la superstition, l'inquisition de la cour de Rome, le monarchisme, &c. Il me cita à cette occasion le bon mot du cardinal Passionei, qui disoit à un voyageur : *C'est un grand miracle que l'Eglise n'ait rien perdu cette année.*

J'allai dîner un jour avec lui à sa nouvelle terre de Ferney. Après le dîner, il me dit : « J'ai trop mangé ; je ne vivrai pas assez longtemps pour jouir de ma nouvelle acquisition. Mais il faut bien mourir ; je suis un peu gourmand (2). Horace l'étoit aussi : *trahit sua quemque voluptas.* Il faut bercer l'enfant jusqu'à ce qu'il s'endorme ».

Vous voyez qu'il appartenoit au troupeau d'Epicure, comme à d'autres égards il étoit Diogène. Il vouloit cependant être alternativement Socrate ou Aristippe. Il se disoit quelquefois mourant, d'autres fois il étoit redevable à Tronchin de la vie & de la santé ; mais en même tems il se moquoit de la médecine & du médecin. Tronchin de son côté n'étoit gueres content de son malade. Lorsque j'annonçai à cet habile homme que j'allois partir : « C'est fort bien fait, me dit-il, il est vraiment étonnant que depuis que vous êtes ici, il ne vous ait pas fait essayer quelques-unes de ses boutades accoutumées. *Nemo sic impar sibi.* Partez, mon pere, bien peu de personnes peuvent se vanter d'une telle égalité d'humeur voltairienne ».

C'étoit sur-tout sur les écrits des plus célèbres, lorsque Voltaire croyoit avoir à s'en plaindre, que tomboient avec le plus de profusion les traits de son esprit mordant. On sait comment il traitoit Mairpeau, Pompidou, Rousseau, avec qui il étoit en guerre ouverte. Mais il n'épargnoit pas toujours ceux avec qui il n'avoit eu aucun démêlé, tels que Montesquieu, Duclos, Helvétius. Le livre de l'*Esprit* venoit de paroître, & avoit fait à Paris le plus grand éclat. Voltaire le caractérisoit ainsi : *le titre louche, l'ouvrage sans méthode, beaucoup de choses communes ou superficielles, et le neuf faux ou problématique.* C'est Duclos, ajouta-t-il, qui a donné à Helvétius le courage de faire imprimer

(1) Elle tenoit tout simplement à ce qu'ayant perdu toutes ses dents, il s'étoit attaché à prononcer distinctement & correctement. Il mettoit un grand prix à une belle prononciation qui faisoit sentir l'harmonie des vers, & même de la prose.

(2) Bertinelli prend ici une plaisanterie de conversation pour une chose sérieuse. Peu d'hommes ont été plus sobres que Voltaire. Il parloit souvent comme un voluptueux, parce que cela donne plus de jeu à l'esprit & de matière à la poésie.

son livre, mais il ne l'a pas défendu contre la persécution. Duclos, selon lui, étoit un esprit caustique, dur, et de mauvais goût. Voltaire étoit à Paris lorsque l'*Esprit* parut.

Helvétius, qui étoit attaché à la cour, avoit présenté lui-même son ouvrage à la famille royale, & en avoit été très-gracieusement reçu. J'en fus charmé. Je connoissois Helvétius ; c'étoit un homme doux, raisonnable, généralement aimé, & qu'on n'avoit pas cru capable d'avoir composé un tel ouvrage. Mais quelques semaines après, mes yeux s'ouvrirent ; j'étois dans l'anti-chambre de M. le dauphin. Le prince sortit de son appartement, tenant dans ses mains un exemplaire de l'*Esprit*. Il dit tout haut qu'il alloit chez la reine, pour lui montrer les belles choses que son maître-d'hôtel faisoit imprimer. Alors éclata la tempête contre le livre & l'auteur. *Quelle folie*, disoit Voltaire, *de vouloir faire le philosophe à la cour, et l'homme de cour avec les philosophes !*

Le propos le plus extraordinaire que j'aie entendu à Paris sur ce fameux livre, sortit de la bouche de madame de Graffigny, l'auteur célèbre de *Cécile* & des *Lettres péruviennes*. Elle étoit tante d'Helvétius, du côté maternel ; je croyois en conséquence la trouver très-partiale en faveur de son neveu. *Croiriez-vous bien*, me dit-elle un jour, *qu'une grande partie de l'Esprit et presque toutes les lettres ne sont que des balayures de mon appartement ; il a recueilli ce qu'il y a de bon de mes conversations, et il a emprunté de mes gens une douzaine de bons mots.* Voltaire rioit beaucoup de ce propos, lorsque je le lui racontai, & il me cita une foule d'autres traits du même genre sur la plupart des beaux esprits de Paris, même sur ceux qui étoient ses plus zélés admirateurs. La seule personne dont je lui ne toujours entendu parler avec la même estime & le même enthousiasme, c'est madame du Châtelet, dont il avoit plusieurs portraits dans ses appartemens. Il m'en montra un jour un, en me disant : *Voilà mon immortelle Emilie.*

Je ne ferai aucune réflexion sur le récit du P. Bertinelli. On y aperçoit bien quelque prévention monacale & une grande frayeur des sarcasmes de Voltaire ; mais on y reconnoît aussi la tournure d'esprit & la conversation toujours brillante & animée de cet homme extraordinaire. On y verra encore que ceux qui l'ont représenté comme le flatteur des rois & le fauteur du despotisme, ont bien sottement apprécié les ménagemens qu'il avoit souvent pour la puissance, dans la seule vue de la fléchir en faveur de la philosophie, & de faire passer des vérités qu'il croyoit utiles au genre humain.

Le Dentiste Observateur, par le citoyen Mahon, dentiste. Prix 1 franc 50 cent. A Paris, chez Pilet, rue de la Tixeranderie n^o. 17, & chez l'auteur, rue Croix-de-la-Bretonnerie, n^o 29.

Dans notre feuille du 9 fructidor au 6, nous avons annoncé l'*Dentiste Observateur*, & donné l'analyse de la première partie de cet ouvrage intéressant. Les bornes de notre feuille ne nous ayant pas permis alors de rien dire sur les deux parties qui en suivent, nous croyons devoir y revenir.

Pour la seconde partie qui concerne les enfans, il paroît que le citoyen Mahon ayant donné des soins pendant plusieurs années aux individus qui résidoient dans un grand hospice, ne s'en tient pas seulement au bien qu'il a pu faire ; il étend sa sollicitude jusqu'à présenter des idées & des vues neuves pour diminuer les maux de bouche des enfans qui résident dans tous les hospices. Quelque sort que puissent avoir les vues de ce citoyen zélé, il sembleroit tôt ou tard elles ne peuvent manquer de lui acquiescer au moins une part dans l'estime des amis de l'humanité.

Quant à la troisième partie, elle contient des faits & des observations sur les maladies de sinus maxillaires que l'auteur a traités avec succès.

(Article communiqué).

ERRATUM, feuille d'hier.

Page 4, seconde ligne, passif 197,736,492 fr. 45 cent. lisez 197,736,492 fr. 45 cent.

(1) La postérité n'adoptera pas ces jugemens hasardés dans des momens d'humeur. Duclos & Helvétius y tiendront une place honorable.

A. FRANÇOIS.